

## “Le Ramier “, un inédit d’André Gide

Kosaka, Miki  
Osaka University

<https://hdl.handle.net/2324/7388902>

---

出版情報 : Bulletin des Amis d’ André Gide. 227/228, pp.101-113, 2025-10-01. Association des Amis d’ André Gide

バージョン :

権利関係 :



Miki KOSAKA

### *Le Ramier*, un inédit d'André Gide<sup>1</sup>

En 2002, un court récit d'André Gide, *Le Ramier*, a été publié chez Gallimard<sup>2</sup>. Cette « petite nouvelle érotique »<sup>3</sup>, comme le dit Catherine Gide, fille unique de l'écrivain, retrace une nuit d'amour qu'a passée Gide à l'été 1907 avec un jeune homme nommé Ferdinand qui travaillait alors dans la propriété d'Eugène Rouart, un ami proche de Gide.

Le ramier est un pigeon qui se distingue par son plumage blanc autour du cou et son roucoulement caractéristique. Après une nuit voluptueuse, Gide a baptisé Ferdinand « le Ramier » parce que « l'aventure de l'amour le faisait roucouler si doucement dans la nuit » (31).

Dès son plus jeune âge, Gide admettait son orientation sexuelle et tenta de la légitimer. En 1907, la préparation de *Corydon*, livre de défense de l'homosexualité, était déjà en cours et l'œuvre paraîtra en privé en 1911<sup>4</sup>. *Corydon* traite des aspects historique et théorique de l'uranisme. L'autobiographie de Gide, quant à elle, relate le processus de la recherche de « [s]a normale »<sup>5</sup>. Dans ses fictions aussi, « l'amour qui n'ose pas dire

---

<sup>1</sup> Cet article est la version française d'un texte que nous avons rédigé en japonais pour *Stella*, revue de la Société des Études de Langue et Littérature françaises de l'Université du Kyushu, n° 39, décembre 2020, pp.249-261.

<sup>2</sup> André Gide, *Le Ramier*, Avant-propos de Catherine Gide. Préface de Jean-Claude Perrier. Postface de David H. Walker, Paris, Gallimard, 2002. Dans notre article, toutes les citations du *Ramier* renvoient à cette édition. À la fin de chaque citation, le numéro de page est indiqué entre parenthèses.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p.9. (Avant-propos de Catherine Gide.)

<sup>4</sup> La première édition hors commerce de *Corydon* (C.R.D.N.) a été réalisée en 1911, tandis que l'édition courante a été mise en vente en 1924.

<sup>5</sup> André Gide, *Si le grain ne meurt*, in *Souvenirs et voyages*, édition présentée, établie et annotée par Pierre Masson, avec la collaboration de Daniel Durosay et Martine Sagaert, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 2001, p.310.

son nom »<sup>6</sup> a été représenté sans termes directs mais en filigrane. Un passage dans *Les Caves du Vatican*, par exemple, a indigné Claudel<sup>7</sup>.

*Le Ramier*, après *Corydon* et *Si le grain ne meurt*, n'apporte donc pas de grandes révélations ni de modifications majeures concernant la sexualité de Gide. En revanche, ce récit est significatif dans le sens où il comble une lacune du journal intime relative à sa relation avec Ferdinand. C'est le 1<sup>er</sup> août 1907 que Gide inscrit pour la première fois le nom « le Ramier » dans son journal :

J'ai raconté d'autre part et mis sous enveloppe (sept feuilles assez grandes) (Bagnols – juillet 1907 – Ferdinand le Ramier) – la belle soirée du 28 juillet.<sup>8</sup>

Ce passage bref, recueilli dans son *Journal* publié en 1996, est annoté comme suit : « Nous n'avons pas retrouvé le dossier de cette soirée de Bagnols »<sup>9</sup>. Les sept feuilles révélant en détail « la belle soirée » nous sont enfin parvenues environ un siècle plus tard.

Même sans en juger uniquement par sa brièveté, *Le Ramier* est loin d'être une œuvre achevée. Il s'agit du récit d'une expérience nocturne que Gide a vécue en compagnie d'un bel adolescent. L'ouvrage a probablement été écrit au courant de la plume le lendemain ou du moins quelques jours après alors que l'excitation était encore vive. L'auteur ne s'attendait pas, semble-t-il, à pouvoir publier immédiatement le manuscrit : tous les lieux et les personnes apparaissent sous leur vrai nom, et il y a également des passages sexuellement très explicites. Cependant, le fait que Gide l'ait gardé « soigneusement »<sup>10</sup> dans une enveloppe signifie qu'il avait en tête un projet, aussi vague soit-il, de publication ultérieure. En fin de compte, le manuscrit n'a jamais été publié du vivant de l'auteur.

<sup>6</sup> L'extrait d'un poème d'Alfred Douglas *Two Loves* : « the love that dare not speak its name » signifie l'amour homosexuel.

<sup>7</sup> Voir Paul Claudel – André Gide, *Correspondance (1899-1926)*. Préface et notes par Robert Mallet, Paris, Gallimard, 1949, p.217.

<sup>8</sup> André Gide, *Journal*, t.I : 1887-1925, (abrégé ensuite : *J1*), édition établie, présentée et annotée par Éric Marty, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1996, p.576.

<sup>9</sup> *Ibid.*, p.1533 (note 5).

<sup>10</sup> Claude Martin, *André Gide ou la vocation du bonheur*, t.I : 1869-1911, Paris, Fayard, 1998, p.633 (note 63).

*Le Ramier* n'est certainement pas une œuvre d'art à part entière. Pourtant, ayant été rédigé sans aucune modification littéraire ni aucune modification du contenu afin de convenir aux mœurs, ce récit présente la sexualité de Gide telle qu'elle était à l'époque. On pourrait s'attendre à ce que Ferdinand, le jeune travailleur agricole, y soit décrit sans artifice, mais il est en fait dépeint de façon étonnamment « littéraire ». Par sa description, il ressemble à d'autres jeunes personnages masculins qui apparaissent dans certaines œuvres gidiennes. Dans cet essai, nous allons tenter de montrer que le jeune fermier incarne l'idéal de l'éros gidien et d'examiner certaines des raisons pour lesquelles il n'est pas réapparu dans les écrits — fictionnels ou non — de Gide. Pourquoi *Le Ramier* est-il resté si longtemps dans une enveloppe ?

### La nuit du 28 juillet 1907

David H. Walker, éditeur du *Ramier*, présente avec minutie le contexte de cette nuit dans sa postface. Nous nous contenterons ici d'en donner une brève explication.

Au cours de l'été 1907, Gide séjournait dans la propriété d'Eugène Rouart à Bagnols-de-Grenade, dans le sud-ouest de la France. Amis depuis 1893 malgré leur différence de mode de vie, l'un littéraire et l'autre agriculteur, ils étaient surtout des « camarades » partageant la même orientation sexuelle.

*Le Ramier* commence par la mention de la date et du lieu :

Ce jour-là (28 juillet 1907), jour des élections au conseil d'arrondissement, c'était précisément la fête de Fronton, le chef-lieu d'arrondissement. Eug[ène] avait passé, sans concurrents et haut la main. (21)

Le soir de la fête, dans l'euphorie des célébrations électorales, Gide rencontra Ferdinand. Cette rencontre, comme l'indique le manuscrit, eut lieu non pas par hasard, mais semble avoir été organisée par Rouart. Gide et Ferdinand, loin de l'agitation festive, passèrent une nuit sensuelle au clair de lune. Gide conclut son récit par ses états d'âme du lendemain matin : « je me sentais plus jeune de dix ans » (32). L'écrivain avait 37 ans et le jeune homme 17 ans.

*Si le grain ne meurt* évoque des relations que l'auteur avait nouées avec des adolescents nord-africains. Ces jeunes à la peau brune ont joué un rôle décisif dans la quête de l'identité sexuelle de Gide. En France aussi, ce sont de jeunes ouvriers agricoles à la peau hâlée qui l'attirent. Avant de connaître Ferdinand, l'écrivain fréquentait déjà ces jeunes travailleurs de ferme. Pourtant, ils n'ont jamais été décrits comme Gide l'a fait pour Ferdinand. Ferdinand aurait dû, lui aussi, s'effacer de la mémoire de Gide comme les plaisirs éphémères. Et pourtant, l'écrivain a rédigé un récit qui, bien que court, est tout de même entièrement consacré à lui. Qu'est-ce qui, dans la personnalité ou l'apparence de Ferdinand, a pu motiver cette mise en récit exceptionnelle ?

### **Ferdinand dépeint dans *Le Ramier***

Ayant visité Bagnols à plusieurs reprises avant 1907, Gide y aurait vu Ferdinand travailler. Mais ce n'est que lors de la soirée de la fête que Ferdinand a suscité l'intérêt de l'écrivain. Il est présenté ainsi sous la plume de Gide :

Baptiste avait seize ans ; Ferdinand un an de moins que son frère. À peine l'avais-je remarqué sur la ferme ; l'exaltation de la fête le transfigurait. [...] Ferdinand portait un bouffant pantalon de toile qui, serré aux jarrets avec les courroies des sandales, lui donnait l'air d'un mamelouk. L'étroitesse de sa veste légère faisait valoir sa sveltesse. Je ne revois plus le chapeau qu'il avait, mais je me souviens qu'il rabattait en désordre ses cheveux demi-longs sur son front. Sa chemise, que laissait voir sa veste ouverte, était bleu sombre selon la mode du pays. (23-24)

Dans le passage ci-dessus, Gide donne par erreur 15 ans à Ferdinand, qui en avait en fait 17. Il avait probablement l'air plus jeune ou plus infantile que son âge. Le ton « gamin » (29) de sa voix ou l'« extraordinaire innocence » (28) de ses gestes sont soulignés. C'est sa beauté naturelle que Gide a trouvée charmante. Le regard de l'écrivain se déplace du bas vers le haut, et la description détaillée de ses vêtements rustiques met en relief la finesse de son corps. Ferdinand, un adolescent de 17 ans qui ne paraît que 15, et dont les vêtements plus ou moins exotiques laissent entrevoir la sveltesse du corps, pourrait rappeler au lectorat gidien un personnage de *L'Immoraliste*, ouvrage publié cinq ans avant cette nuit.

Dans *L'Immoraliste*, Michel, le héros-narrateur, raconte à ses amis comment il s'est rétabli d'une maladie mortelle à travers des relations avec de jeunes Algériens. Il confesse aussi qu'il a abandonné sa femme malade et l'a finalement laissée mourir. Dans la deuxième partie du roman, l'histoire se passe en France dans la campagne normande. Dans sa propriété, Michel prépare ses cours et s'occupe de sa femme à la santé fragile. Au milieu de cette vie paisible et régulière, arrive Charles, le fils du garde. Michel observe le jeune homme qui vient présenter ses respects :

C'était un beau gaillard, si riche de santé, si souple, si bien fait, que les affreux habits de ville qu'il avait mis en notre honneur ne parvenaient pas à le rendre trop ridicule ; à peine sa timidité ajoutait-elle encore à sa belle rougeur naturelle. Il semblait n'avoir que quinze ans, tant la clarté de son regard était demeurée enfantine [...].<sup>11</sup>

Le corps rayonnant de santé de Charles, quoique enveloppé d'habits plutôt laids, n'échappa pas au regard attentif de Michel. Tout en connaissant son vrai âge (17 ans), Michel pensa que son jeune fermier n'en paraissait que 15. La description de Charles renforce l'impression de son immaturité physique et comportementale. Le personnage de Charles dans *L'Immoraliste* et celui de Ferdinand dans *Le Ramier* ont en commun une apparence plus jeune que leur âge véritable et une souplesse corporelle révélée malgré des vêtements peu raffinés. Cependant, le premier des deux garçons de ferme est un personnage de fiction quand l'autre est une personne réelle. Certes, la figure de Charles reflète les expériences de l'auteur avec de jeunes ouvriers agricoles, mais il serait anachronique de considérer Ferdinand comme le modèle de Charles, car *L'Immoraliste* précède le manuscrit du *Ramier*.

En outre, Michel et Charles maintiennent leur rapport social de maître et serviteur, contrairement à ce qui se passe dans la liaison amoureuse entre Gide et Ferdinand. Nous pouvons remarquer, pourtant, que le maître (Michel) dissimule difficilement son attachement pour son serviteur (Charles), surtout dans deux belles scènes pleines de sensualité : la première est celle de la chasse à l'anguille, où Michel, Charles et d'autres garçons s'amuse dans une ambiance chaleureuse ; la seconde est celle de

---

<sup>11</sup> André Gide, *L'Immoraliste*, in *Romans et récits. Œuvres lyriques et dramatiques*, t.I, édition publiée sous la direction de Pierre Masson avec la collaboration de Jean Claude, Alain Goulet, David H. Walker et Jean-Michel Wittmann, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 2009, p.635.

la course à cheval, où les deux partent seuls au grand trot à l'aube. Charles, fondé sur le vécu de Gide, représente la beauté idéale pour l'écrivain. À l'été 1907, il n'est pas difficile d'imaginer la surprise et la joie de Gide à la rencontre de Ferdinand. C'était pour lui l'incarnation de son idéal élaboré dans la fiction.

S'il n'existe pas, dans *Le Ramier*, de description qui superpose explicitement Ferdinand à Charles, cette soirée estivale semble toutefois revivifier les souvenirs de l'écrivain. Gide termine le récit par ses souvenirs d'un autre adolescent, nommé Mohammed, qu'il a rencontré à Alger :

Tout ce matin je gardais le corps et l'esprit extraordinairement dispos, pleins de verve, comme le lendemain de ma première nuit avec Mohammed à Alger. Bondissant et joyeux, j'aurais marché durant des lieues ; je me sentais plus jeune de dix ans. (31-32)

C'est lorsque Ferdinand est parti que Gide, réveillé seul à l'aube, se rappela le jeune Algérien. Fin janvier 1895, Gide était à Alger avec Oscar Wilde dans un café louche. Son autobiographie évoque cette rencontre avec « un adolescent merveilleux »<sup>12</sup> :

Ses grands yeux noirs avaient ce regard langoureux que donne le haschisch ; il était de teint olivâtre ; j'admirais l'allongement de ses doigts sur la flûte, la sveltesse de son corps enfantin, la gracilité de ses jambes nues qui sortaient de la blanche culotte bouffante, l'une repliée sur le genou de l'autre.<sup>13</sup>

Gide l'effleura du regard, fixant d'abord son visage, puis ses doigts, puis glissant sur son corps jusqu'aux pieds. Cette description avec un regard de haut en bas, dans le sens inverse de celle de Ferdinand, met en valeur la peau brune, l'apparence juvénile et la silhouette svelte et gracile soulignée par les habits autochtones du jeune Algérien. Ce dernier est lié, par ces apparences particulières, au Ramier français (Ferdinand). Mohammed en 1895, Charles en 1902 et Ferdinand en 1907 : tous les trois s'assimilent à travers le temps et l'espace franchissant la frontière entre fiction et réalité.

Si les deux adolescents réels sont superposables dans la mémoire de Gide, ce n'est pas seulement grâce à la beauté ou à l'intensité de plaisir

---

<sup>12</sup> André Gide, *Si le grain ne meurt*, op.cit., p.306.

<sup>13</sup> *Ibid.*, p.307.

qu'ils ont partagés. Il y a un autre point commun. Ainsi, dans son autobiographie, Gide revoit le moment où Mohammed est parti et où le jour s'est levé :

Aux premières pâleurs de l'aube je me levai ; je courus, oui vraiment courus, en sandales, bien au-delà de Mustapha ; ne ressentant de ma nuit nulle fatigue, mais au contraire une allégresse, une sorte de légèreté de l'âme et de la chair, qui ne me quitta pas de tout le jour.<sup>14</sup>

Rappelons que l'écrivain dit s'être réveillé en se sentant « plus jeune de dix ans » (32) le lendemain de la nuit avec Ferdinand. Bien qu'il y ait une différence entre « marcher » et « courir », il s'agit probablement d'une réminiscence de l'exaltation du rajeunissement que Gide avait ressenti le lendemain matin de sa nuit avec Mohammed douze ans auparavant.

L'autobiographie de Gide montre qu'il a enfin reconnu sa normale grâce au jeune Algérien. Cette expérience nocturne est donc restée gravée dans sa mémoire, comme en témoigne la phrase suivante : « Depuis, chaque fois que j'ai cherché le plaisir, ce fut courir après le souvenir de cette nuit »<sup>15</sup>. Aux côtés de Ferdinand, Gide a enfin pu se réapproprier la nuit algérienne. Le jeune Français est identifié au jeune Algérien et décrit avec des phrases superlatives : « il s'offrait à l'amour avec un abandon, une tendresse, une grâce que je n'avais encore jamais connues. [...] le souvenir qu'allait nous laisser à tous deux cette nuit. Je n'en ai pas connu de plus belle » (29-30). Ferdinand est ainsi représenté comme l'apogée des expériences charnelles de l'écrivain. Il est compréhensible que celui-ci ait souhaité consigner cette nuit sublime afin de s'en servir ultérieurement dans une création littéraire. Cependant, *Le Ramier*, n'a pas vu le jour du vivant de l'auteur. Pourquoi Gide a-t-il gardé sa plus belle histoire d'amour dans une enveloppe ?

### ***Le Ramier*, pourquoi ne pas le publier ?**

Il faut d'abord considérer les circonstances de l'époque. Parler d'homosexualité en 1907 était une entreprise risquée au vu des mœurs. Ce n'est que quelques années auparavant qu'Oscar Wilde avait été condamné

---

<sup>14</sup> *Ibid.*, p.310.

<sup>15</sup> *Ibid.*, p.309.

et était mort dans le désarroi. C'est lui qui avait jadis demandé à Gide, à Alger, s'il voulait « le petit musicien »<sup>16</sup>. Si en France, contrairement à l'Angleterre, l'homosexualité n'était pas juridiquement un délit, elle faisait néanmoins l'objet de condamnations dans diverses situations<sup>17</sup>. Même en 1921, une conversation de Gide avec Proust montre que parler d'homosexualité à la première personne n'était pas facile<sup>18</sup>. Gide avait en effet dû attendre plus de dix ans pour publier l'édition courante de *Corydon*. *Le Ramier* est précisément la trace d'une pratique pédérastique, avec des dates précises, des personnes et des lieux cités avec leurs vrais noms, et des expressions sexuelles manifestes. La décision de Gide de ne pas le publier est donc compréhensible : le moment n'était probablement pas encore venu en 1907.

Pour comprendre la décision de ne pas publier, outre ces facteurs sociaux, il convient de mentionner des raisons purement littéraires. Comme on le comprend dans *Le Ramier*, Gide s'est empressé de raconter son aventure amoureuse à Rouart. Celui-ci, intrigué par l'histoire de Gide, s'est soudainement intéressé au jeune fermier pour nouer des relations<sup>19</sup>. Bien qu'il n'y ait aucune preuve que Rouart ait lu le manuscrit du *Ramier*, il en connaissait sans doute l'existence. Car Rouart, lui aussi, avait commencé à écrire un roman sur Ferdinand. Gide, ayant lu le début du roman de son ami, l'a jugé « un peu vague »<sup>20</sup> et lui a donné quelques conseils.

---

<sup>16</sup> *Ibid.*, p.307. C'est Mohammed jouant d'une flûte de roseau.

<sup>17</sup> Voir *Les Corydon d'André Gide*, présentés par Alain Goulet avec le texte originel du C.R.D.N. de 1911, Paris, Orizons, 2014, p.20.

<sup>18</sup> Voir *Jl*, p.1124 (14 mai 1921).

<sup>19</sup> Voir André Gide – Eugène Rouart, *Correspondance*, 2 vol., édition établie, présentée et annotée par David H. Walker, Lyon, Presses Universitaires de Lyon, 2006, t.II : 1902-1936, p.269. Rouart, quoique Parisien d'origine, n'aimait pas la capitale. Dans un article intitulé « Un prétexte », Rouart écrit : « [...] et je préfère l'architecture de mon ramier de carolin à celle de l'Opéra » (*L'Ermitage*, décembre 1903, p.261). Cet essai n'a aucun rapport avec *Le Ramier*. Mais le fait qu'il a été écrit à Bagnols-de-Grenade prouve que les ramiers y chantaient. Il est probable que c'est Rouart qui a surnommé Ferdinand « le Ramier », car Gide s'est simplement contenté de qualifier la douce voix de l'adolescent de « roucoulement de colombe » (28). Ce n'est qu'après en avoir parlé à Rouart que le mot « ramier » est utilisé.

<sup>20</sup> Gide – Rouart, *Correspondance*, *op.cit.*, t.II, p.273.

Eugène Rouart, agronome et futur sénateur, nourrissait une ambition littéraire qui le lia d'amitié avec Gide. À part plusieurs articles dans des revues, Rouart n'a en fait publié qu'un seul roman en 1898, *La Villa sans maître*. Gide avait joué un rôle important dans la genèse de cet ouvrage. Non seulement Gide avait soutenu son ami dans la poursuite de la rédaction, mais Rouart avait également emprunté un personnage à un roman gidien : il s'agit de Ménalque des *Nourritures terrestres* qui apparaît dans l'unique roman de Rouart et qui retournera ensuite à l'auteur original pour réapparaître dans *L'Immoraliste*. Entre les deux auteurs, une sorte de collaboration s'est établie par l'intermédiaire de ce personnage du même nom<sup>21</sup>. Rouart a probablement voulu écrire l'histoire de Ferdinand avec Gide. Toutefois, en réalité, comme le remarque Walker dans sa postface, Gide considérait que raconter des histoires fondées sur des expériences aussi propices à provoquer un scandale relevait du travail d'un autre. Outre cette prudence, il a sans doute craint que le roman de Rouart ne pût « gâcher »<sup>22</sup> son délicieux souvenir avec Ferdinand. Gide, n'était-il pas un écrivain capable de patienter pour qu'un bourgeon littéraire grandisse ? Au bout du compte, il n'est pas certain que le roman de Rouart ait jamais été achevé et toute trace du manuscrit fut perdue.

Précisons encore ce qu'il advint de Ferdinand. Lui qui travaillait dans la ferme et parcourait les champs à bicyclette mourut de la tuberculose à l'âge de 20 ans, seulement trois ans après la nuit passée avec Gide. Rouart, en tant que propriétaire, prenait soin du malade. Il tenait aussi Gide au courant par correspondance de l'état aggravé du Ramier. La lettre de Rouart annonçant le décès du jeune homme (le 7 avril 1910) ne semble pas conservée mais Gide y répondit immédiatement :

Tu sais avec quelle douloureuse émotion j'ai pu lire ta triste lettre ...  
Toutes mes pensées vont vers Bagnols, ce matin. [...]

Je te sens triste, souffrant, déprimé... Je ne sais que t'écrire, mais sens  
que je saurais bien te parler. Quand puis-je espérer de te revoir ...?<sup>23</sup>

C'est là une lettre pleine de compassion pour son ami plongé dans le deuil. Mais le nom de Ferdinand n'y figure pas. Et cette lettre ne fait pas

---

<sup>21</sup> Eugène Rouart, *La Villa sans maître*. Préface de David H. Walker, Paris, Mercure de France, 2007. La collaboration de deux amis centrée sur le personnage de Ménalque est détaillée dans la préface.

<sup>22</sup> André Gide, *Le Ramier*, *op.cit.*, p.40 (postface).

<sup>23</sup> Gide – Rouart, *Correspondance*, *op.cit.*, t.II, p.337.

exception : après la rédaction du *Ramier*, le nom de l'adolescent n'apparaît pratiquement plus dans les écrits de Gide. Que pensait-il de la maladie et de la mort prématurée du Ramier ?

Deux ans avant sa mort, Ferdinand était tombé malade une fois. Lorsque Gide reçut la lettre de Rouart à ce sujet, il ne laissa qu'une brève note : « Maladie du ramier – Rouart affolé »<sup>24</sup>. Il n'était sans doute pas indifférent, mais c'était donc seulement Rouart qui était « affolé », pas Gide<sup>25</sup>. Quant à la mort du jeune homme, son journal reste également muet. En août 1910, quatre mois plus tard, Gide visite Bagnols. C'est pendant ce séjour que Gide inscrivit finalement le nom du « Ramier » dans son journal :

Sentir voluptueusement qu'il est plus naturel de coucher nu qu'en chemise. Ma fenêtre était grande ouverte et la lune donnait en plein sur mon lit. Je me souvenais avec angoisse de la belle nuit du Ramier ; mais, non plus dans le cœur ou dans l'esprit que dans la chair, je ne sentais pas un désir<sup>26</sup>.

Si le journal ne rapporte pas directement la mort de Ferdinand, il est toutefois indubitable que « le Ramier » désigne bien celui-ci. Lisons un passage du *Ramier*, qui se déroule par un beau soir de clair de lune :

Nous voici dans la chambre ; nous voici sur le vaste lit. J'éteins la camoufle ; j'ouvre tout grand à la nuit, à la lune, la fenêtre et les volets. [...] Rien ne dira la beauté de ce petit corps gris sous la lune. (29)

Ce lit illuminé par un clair de lune rappelle à Gide « ce petit corps gris » qu'il a tant admiré. La mort de Ferdinand l'a certainement attristé, mais son angoisse se dirigeait non vers la disparition de l'adolescent mais vers le fond intérieur de lui-même, où il ne « sent » plus aucun désir. Il en va de même pour sa réponse à Rouart citée plus haut : Gide, éprouvant une « douloureuse émotion », « sent » la tristesse de son ami, mais ne dit rien de l'agonie du jeune homme.

---

<sup>24</sup> *Ibid.*, p.301 (note 5 : pp.300-301).

<sup>25</sup> En effet, Gide a écrit dans la réponse à Rouart : « Ta lettre m'affole ». Mais ce qui tourmente Gide est « une affreuse nostalgie du midi » (*ibid.*, p.299). Le nom de Ferdinand y reste introuvable.

<sup>26</sup> *Jl*, p.647 (18 août 1910).

L'« amour grec » est, d'après *Corydon*, destiné à l'adolescent « de treize à vingt-deux ans »<sup>27</sup>. Selon cette théorie, la beauté juvénile que Gide a chérie ne dure pas longtemps. Dans *L'Immoraliste*, Charles, ayant temporairement quitté la ferme de Michel, revient. Et celui-ci éprouve une forte désillusion lors des retrouvailles :

Il revint. – Ah ! que j'avais raison de craindre et que Ménalque faisait bien de renier tout souvenir ! – Je vis entrer, à la place de Charles, un absurde monsieur, coiffé d'un ridicule chapeau melon. Dieu ! qu'il était changé !<sup>28</sup>

Une réaction semblable se trouve dans *Si le grain ne meurt*. Mohammed, lui aussi, embarrasse l'écrivain par le changement survenu au fil des ans :

Je retrouvai Mohammed deux ans plus tard. Son visage n'avait pas beaucoup changé. Il paraissait à peine moins jeune ; son corps avait gardé sa grâce, mais son regard n'avait plus la même langueur ; j'y sentais je ne sais quoi de dur, d'inquiet, d'avili<sup>29</sup>.

Gide exprime là une déception, tant dans la fiction que dans son autobiographie, devant la dégradation physique des adolescents autrefois aimés. Ferdinand, au contraire, bien qu'il puisse être identifié à Charles ou à Mohammed, ne laisse que l'image éclatante de la jeunesse par sa mort prématurée. Par conséquent, il se distingue des deux autres. S'il avait survécu à la maladie, il aurait peut-être été représenté comme « un absurde monsieur » quelque part dans l'œuvre de Gide.

### **Pour conclure : Le ramier de joie s'envole.**

Le manuscrit du *Ramier* restera longtemps privé et Ferdinand ne fut jamais dépeint dans l'œuvre gidienne. Pourtant, cela ne signifie pas que ce jeune homme avait disparu de la mémoire de l'écrivain.

---

<sup>27</sup> André Gide, *Corydon*, in *Romans et récits. Œuvres lyriques et dramatiques*, t.II (abrégé ensuite : *RR2*), édition publiée sous la direction de Pierre Masson avec la collaboration de Jean Claude, Céline Dhérin, Alain Goulet et David H. Walker, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 2009, p.142.

<sup>28</sup> André Gide, *L'Immoraliste*, *op.cit.*, p.664.

<sup>29</sup> André Gide, *Si le grain ne meurt*, *op.cit.*, pp.310-311.

Dans *Souvenirs et voyages*, on trouve des notes préparatoires pour *Si le grain ne meurt*. Parmi elles figure celle intitulée « Mohammed d'Alger », dont la majeure partie a été transposée dans son autobiographie. Voici la fin :

Vers 5 heures, aux premières blancheurs de l'aube je me levai, je courus, oui en sandales je courus, jusqu'à Mustapha, [...], ne ressentant de ma nuit non seulement aucune fatigue, mais au contraire une sorte d'allégresse, de légèreté de l'âme et de la chair qui ne me quitta pas de tout le jour. Je m'étonnais de ne pouvoir voler. (J'ai goûté la même euphorie, le même rajeunissement joyeux après la nuit du ramier.)<sup>30</sup>

Selon son journal, ce passage a été écrit le 21 juin 1910, soit deux mois et demi après la mort de Ferdinand. La dernière phrase entre parenthèses n'a pas été conservée dans son autobiographie mais elle atteste que Mohammed et Ferdinand sont inséparablement liés chez l'écrivain.

Le vrai nom de Ferdinand, toutefois, n'y est presque jamais mentionné à l'exception du *Ramier* : il n'apparaît qu'une seule fois dans le journal de Gide (le 1<sup>er</sup> août 1907). L'adolescent est toujours appelé par son surnom, le Ramier. Ce n'est pas par son nom, mais par ce surnom qu'il s'est gravé dans la mémoire de l'écrivain. Un poème dans *Les Nouvelles Nourritures* en témoigne :

*Le ramier qui exulte parmi les branches, – Les rameaux qui se balancent dans le vent, – Le vent qui penche les barques blanches, – Sur la mer luisant à travers les branches, – Les flots dont la crête blanchit, – Et le rire, et l'azur et la clarté de tout ceci, – Ma sœur, c'est mon cœur qui se raconte, – Qui raconte au tien son bonheur.*<sup>31</sup>

Ce paragraphe lumineux, comme le remarque Pierre Masson, reflète le souvenir de Ferdinand<sup>32</sup>. Bien que *Les Nouvelles Nourritures* ait été publié en 1935, ce poème est paru dès 1911 dans *La Phalange*, comme la deuxième des « Quatre Chansons »<sup>33</sup>. Compte tenu de la date de décès de Ferdinand, il n'est pas invraisemblable d'interpréter ce poème comme un hommage au jeune défunt.

<sup>30</sup> « Mohammed d'Alger », in *Souvenirs et voyages*, *op.cit.*, pp.1112-1113.

<sup>31</sup> André Gide, *Les Nouvelles Nourritures*, in *RR2*, p.750.

<sup>32</sup> *Ibid.*, p.1331 (note 4).

<sup>33</sup> André Gide, « Quatre Chansons », *La Phalange*, n° 59, mai 1911, pp.385-388.

Dans *Les Nouvelles Nourritures*, le « ramier » réapparaît un peu plus loin :

*Je ne saisirai plus les mots que par les ailes. Est-ce toi, ramier de ma joie ? Ah ! vers le ciel, ne t'envole pas encore. Ici, pose ; repose-toi.*

*Je suis couché contre la terre. Près de moi, la branche, chargée de fruits éclatants, ploie jusqu'à l'herbe ; elle touche l'herbe ; elle frôle et caresse le plus tendre épi du gazon. Le poids d'un roucoulement la balance.*<sup>34</sup>

Ferdinand, qui incarnait l'idéal de l'éros gidien par sa jeunesse et sa beauté, demeure dans *Le Ramier* sans jamais être repris dans l'œuvre de Gide. Surnommé « le Ramier », aux dépens de sa vie et de son nom, il est représenté différemment de Mohammed et de Charles dans l'œuvre gidienne. Ferdinand le Ramier s'est finalement envolé en chantant doucement vers le ciel pour s'éterniser dans le souvenir et le poème de l'écrivain.

---

<sup>34</sup> André Gide, *Les Nouvelles Nourritures*, op.cit., p.752.